

Je ne demeurai pas long tems après cela dans ce village là ; mais dans tout le tems que j'y demeurai , je trouvai un si grand changement en leurs mœurs , que cela m'obligea de croire que leur repentance étoit véritable & sincere.

Je n'ai pas recité ces Histoires particulières de quelques uns des Indiens pour blâmer toute cette Nation que j'aime extrêmement , & pour qui je voudrois avoir donné tout mon sang , si cela pouvoit servir à leur faire du bien , & procurer le salut de leurs ames.

Mais plutôt pour faire qu'on ait de la pitié & de la compassion de ces gens là , qui après tant d'années qu'il y a qu'on leur prêche , ne sont encore pour la plupart que des Chrétiens en apparence , & en la pratique des cérémonies.

Ils sont certainement d'un fort bon naturel , aisez à fléchir , & faciles à porter à l'adoration d'un seul Dieu , si on leur enseignoit ce qui est particulièrement du vrai culte de Dieu.

CHA



CHAPITRE XXII.

L'Auteur rapporte les raisons qui l'empêcherent de se servir de la permission qu'il reçut de son General de s'en retourner en Angleterre , & comme la connoissance qu'il avoit de la Langue du pays lui fit accepter la Charge de Vicaire d'Amatlan & de toute la contrée , dont il fait une exacte description , aussi bien que des mœurs des Indiens , & des avantages de son Vicariat.

LA même année que ce bruit arriva à Mixco , je reçus de Rome du General de l'Ordre de Saint Dominique la permission de m'en retourner en Angleterre , dont j'eus beaucoup de joye , parce que je me lassois de vivre entre les Indiens , & qu'il m'envenoyoit de voir le peu de fruit que j'y faisois , n'osant à cause de l'Inquisition * leur prêcher la verité de l'Evangile , qui eût pû les rendre de bons & de véritables Chrétiens dans l'intérieur.

Et de plus parce que je voyois qu'Antoine de Sottomajor , qui étoit Seigneur du village de Mixco , avoit de l'averfion pour moi ,

S 2

pour

* Cette réflexion peut faire douter que notre Auteur fût véritablement Catholique.

pour avoir fait bannir deux des habitans de son village, & fait un affront public aux Fuentes à cause de leur Idolâtrie, qu'il prenoit comme s'il avoit été fait à tous les autres Indiens de ce lieu-là.

Après avoir donc bien considéré toutes ces choses, j'écrivis au Provincial qui étoit alors à Chiapa, que j'avois dessein de m'en retourner en ma Patrie, suivant la permission que j'en avois reçüe de Rome.

Mais comme il eût appris tout ce que j'avois fait dans le village de Mixco, où j'avois réduit à la raison les Idolâtres qui y étoient, brûlé leur Idole, & hazardé ma vie pour une si bonne cause que celle-là.

De plus sachant que j'avois acquis une parfaite connoissance de la Langue Poconchi, il ne voulut jamais consentir que je m'en allasse; mais il fit tout ce qu'il pût par de belles paroles pour m'obliger à demeurer en ce pays-là, ne faisant point de doute que comme j'avois déjà rendu ci-devant service à Dieu, je pouvois lui rendre encore beaucoup plus à l'avenir.

Et pour m'y engager plus aisément il m'envoya des Lettres Patentes, par lesquelles il me faisoit son Vicaire du village & du Convent d'Amatitlan, où l'on bâtissoit alors un nouveau Monastere, pour séparer toute cette vallée du Convent de Guatimala.

Il me pria de recevoir ce témoignage de l'affection qu'il avoit pour mon avancement, ne faisant point de doute que comme je parlois fort bien le Langage Indien, je ne pusse contribuer beaucoup plus qu'un autre à faire bien-tôt parachever le bâtiment de ce nouveau

veau

veau Convent, ce qui lui donneroit occasion à l'avenir de me procurer quelque autre emploi beaucoup plus utile pour mon avancement.

Quoi que je ne fisse pas beaucoup d'état de la charge qu'il me donnoit à présent, ni des autres honneurs que je pourrois avoir ensuite, je crus que ce n'étoit pas là encore le tems que Dieu avoit ordonné pour mon retour en Angleterre: car je voyois bien que si le Provincial & le Président de Guatimala se joignoient ensemble pour s'oposer à mon départ, comme j'avois remarqué par la Lettre du Provincial qu'ils en avoient le dessein, il me seroit impossible de m'en aller d'un côté ou d'un autre sans être découvert & ramené ensuite.

Ce qui me fit résoudre d'attendre que le Provincial fût de retour à Guatimala, afin de pouvoir conférer avec lui en particulier, & lui représenter les raisons que j'avois de quitter ce pays-là, & de retourner en ma patrie.

De maniere que j'acceptai librement la charge du village d'Amatitlan, où je pouvois beaucoup plus gagner que dans les deux autres où j'avois déjà demeuré cinq ans entiers.

Car outre que ce village-là étoit plus grand que Mixco & Pinola ensemble, l'Eglise bien plus remplie d'images de Saints que celles de ces villages, & qu'il y avoit aussi beaucoup de Contrairies qui en dépendoient.

Il me revenoit encore beaucoup du moulin à sucre, dont j'ai parlé ci-devant, qui étoit proche de la ville, dont je recevois tous les jours

jours

jours des offrandes des Nègres & des Espagnols qui y demeuroient.

J'avois encore sous ma charge outre ce grand village d'Amatitlan, un autre village plus petit nommé S. Christophlé d'Amatitlan qui étoit situé à deux lieues de celui-là.

Ce village de S. Christophlé s'appelle proprement en ce langage-là *Patinka*; *Pa* signifie de l'eau, & *Pali* se tenir debout, & est composé de deux mots qui signifient une eau qui se tient droite ou debout.

Car le village est situé au dos du Vulcan d'eau, qui regarde au de-là de Guatimala, & jette non seulement diverses fontaines de ce côté-là, mais il en sort aussi d'un rocher qui est fort haut un courant d'eau, qui tombant de haut & faisant grand bruit, & le rocher d'où il sort étant tout droit au dessus, fait ensuite un fort agréable ruisseau qui passe à côté du village; cela a donné lieu aux Indiens de nommer leur village *Patinka*, à cause de ce rocher si haut & si droit d'où cette eau vient à tomber.

Il y a plusieurs riches Indiens en ce village-là qui trafiquent à la côte de la mer du Sud, & le village est tellement ombragé d'arbres fruitiers qu'il semble que c'est une tonnelle ou un petit bocage qu'on a fait à plaisir.

Mais le principal de leurs fruits est celui qu'on appelle *Pinnas* ou *Ananas*, qui croît dans toutes les cours des Indiens, & qui sont fort recherchés par les Espagnols pour les confire, à cause de la commodité du moulin à sucre qui est aussi en ce lieu-là; aussi est-ce la plus délicate confiture que j'aye mangée en tous ces pays-là.

Les

Les habitans de ce village tirent beaucoup d'argent des ais de cedres qui croissent en grande quantité du côté de ce Vulcan, qu'ils vendent à Guatimala & aux environs pour être employez dans les bâtimens.

Entre le grand Amatitlan & ce village-ci le chemin est tout plain & uni, qui est sous un Vulcan de feu qui autrefois jettoit autant de fumée que celui de Guatimala; mais s'y étant fait une grande ouverture au haut, qui jetta quantité de pierres dans le fond au bas de la montagne qui se voyent encore; depuis ce tems-là il n'a jetté ni pierres ni fumée & nullement incommodé le pays qui est aux environs.

De mon tems il y eût un nommé Jean Baptiste de Guatimala qui fit bâtir un nouveau moulin à sucre sur ce chemin là, qui au rapport d'un chacun devoit apporter beaucoup de profit à cette Ville-là.

Dans le tems que je demourois à Amatitlan, j'avois encore un autre petit village sous ma charge qui s'appelle *Pampichi*, situé au bas d'une montagne de l'autre côté du lac, qui n'étoit qu'une Chapelle qui dépendoit du grand Amatitlan, où je n'allois qu'une fois tous les trois mois de l'année pour me divertir seulement; car ce village est fort bien nommé en la Langue Indienne, d'un mot composé de *Pam* qui signifie en, ou dedans, & *Pichi* des fleurs, qui signifie en des fleurs, parce qu'il est tout environné de fleurs, ce qui le rend extrêmement agréable; outre la commodité que l'on a d'aller sur le lac pour s'y promener, ou pour y pêcher par le moyen des canaux qui sont sur le rivage tout proche des maisons.

De

De maniere que pendant que je demurois à Amatitlan, j'avois le choix de trois villages pour me divertir; & parce que j'avois une grande charge d'ames, il y avoit toujours quelqu'un pour me soulager.

Le lieu d'Amatitlan étoit comme la Cour au respect des deux autres villages, car rien n'y manquoit de tout ce qui pouvoit recréer l'esprit; & nourrir le corps par la diversité des viandes & du poisson.

Neanmoins le soin & le grand embarras que j'avois à cause du bâriment du Convent, furent cause que je fus bien-tôt ennuyé de la demeure de ce grand & agréable village.

Car par fois j'avois trente ou quarante ouvriers, & quelquefois plus ou moins, auxquels il falloit que je priffé garde; & que je payasse tous les Samedis au soir; ce qui me fatiguoit l'esprit, m'empêchoit d'étudier, & qui plus est étoit un ouvrage où je ne prenois aucun plaisir, ni n'esperois d'en avoir jamais la jouissance.

C'est pourquoi après avoir demeuré un an en ce lieu-là, je m'en allai trouver le Provincial qui étoit à Guatimala; & le supliai derechef très-instamment d'examiner le congé que j'avois obtenu de Rome, pour m'en retourner en Angleterre qui étoit ma patrie pour y prêcher l'Evangile, qui étoit la condition sur quoi le Général me l'avoit donné, où je ne faisois pas de doute que je ne rendisse un grand service à Dieu, lui disant de plus que je me sentoiss obligé en conscience de faire valoir les talens que Dieu m'avoit donnez, plutôt en faveur de ceux

de ceux de ma Nation, qu'envers des Indiens & des Etrangers.

A quoi il me répondit que ceux de ma Nation étoient des Hérétiques, & que lors que je serois arrivé parmi eux ils me feroient pendre.

Mais je lui repliquai que j'avois meilleure opinion d'eux que cela, & que je vivrois de sorte parmi eux, que je ne mériterois pas d'être pendu.

Après un fort long discours je trouvai que le Provincial étoit inexorable & à demi en colere, me disant que lui & toute la Province avoient jetté les yeux sur moi pour me faire tout le bien qui leur seroit possible, & que je serois ingrat si je les abandonnois à cause de ma Nation qu'on m'avoit fait quitter dès mon enfance.

CHAPITRE XXIII.

L'Auteur fait ensorte qu'on l'ôte de l'emploi d'Amatitlan, pour l'envoyer à Petapa, où il fait résolution de se prévaloir enfin de la permission qu'il avoit reçüe de son Général; & l'exécute habilement, nonobstant tout ce que pûrent faire ses Supérieurs pour le retenir.

JE vis bien qu'il ne falloit pas disputer davantage avec lui, & que tout ce que je pourrois lui dire ne seroit de rien; de sorte